

UN DIMANCHE GRAS

L'Intendance de Caen, sous Louis XIV.

Dans "la plus jolie ville, la plus gaie, la mieux située" ainsi que l'appelait Mme de Sévigné, dans le vieux Caen qui repose, ceinturé de ses cours aux charmes archaïques, au milieu de ses prairies herbeuses et grasses, et qui étage, parmi ses rues si louches et ses ruelles sombres, tant de merveilles romanes et gothiques, tant de logis anciens si gentiment fleuris de trèfles et d'acanthes, de sa petite rivière à la colline basse, dans ce vieux Caen de la foire Miralourrette, des Petits-Murs, du pont Saint-Pierre couvert de maisons de bois, de la "riche et tortueuse rue des Quais", dans le Caen de 1713, fut donnée à l'Intendance, le dimanche gras, la fête la plus magnifique qui se pût voir. On en retrouve le récit en quelques feuillets jaunis, couverts d'écriture fine. Et cette lettre est si curieuse, si amusante, les détails savoureux dont elle est pleine donnent si parfaitement l'idée de ce qu'était une fête costumée il y a près de deux siècles, que nous la transcrivons ici.

Et puis, c'est toute une époque que ces quelques pages. Cette fin de dix-septième siècle y revit d'une façon si intime, si intense, si complète, qu'une analyse, quelle qu'elle soit, les déformerait. De même, il est bien inutile de mettre des indications au bas des noms cités: ils sont trop connus.

L'intendant, M. Guynet, a prié à ce bal la noblesse de la généralité. Il habite alors un hôtel rue des Carmes, maison de grande allure, superbe et fastueuse, tout à fait digne de Monseigneur, et où les Girondins lui succédèrent, en mai 1793.

La lettre n'est pas signée; nous ne saurons jamais non plus le nom de la femme à qui elle est adressée: c'est dommage. Elle devait être bien belle ou bien spirituelle pour qu'on se mit en peine, pour elle, d'un récit aussi détaillé.

"Madame,

"La fête que M. et Mme Guynet donneront le dimanche gras mérite trop votre attention pour manquer de vous en entretenir. Vous connaissez assez la distribution des appartements, pour ne pas m'arrêter à vous en faire la description. La grande salle, qui était celle du bal, était parfaitement éclairée et ornée de quantité de glaces et de fleurs. Tout le reste était, dans le même goût.

"La fête s'ouvrit par une mascarade qui prévint et surprit tout le monde. M. l'intendant, arrivant pour faire commencer la danse, trouva en arrangement, dans le bout de la salle, deux grandes urnes peintes dans le goût chinois et toutes ornées de guirlandes et de fleurs naturelles par festons. Elles étaient séparées par une table, sur laquelle M. d'Engrainville était placé en pagode si bien imitée qu'on y aurait été trompé, tant par les couleurs dont son visage était peint que par son habillement et ses postures. Deux petits enfants, habillés à la chinoise, étaient appuyés sur les urnes. Deux géants étaient dans les deux bouts, couverts de robes chinoises et portant des corbeilles pleines d'oranges. Voilà l'arrangement dans lequel était cette mascarade quand Mme l'intendante arriva avec sa troupe de douze enfants vêtus de bleu. Les urnes s'ouvrirent, un Chi-

nois et une Chinoise en sortirent. — M. de Bénéville et de Pantou — et les géants offrirent des oranges aux dames. "Il est temps de revenir aux enfants vêtus de bleu: Mmes Guynet, d'Hermanville, Le Ri- che et de Sourdeval, et Mlle de La Forêt et de Mathan composaient cette partie et donnaient la main à M. de Bénéville, de Blangy, de la Forêt, de Mesnil- let, de Mathan et de Montreuil, capitaine de cavalerie.

"Ces enfants furent suivis de deux grandes boîtes à confitures de la hauteur humaine. Il en sortait des tiroirs remplis de confitures que ceux qui étaient vêtus de ces boîtes présentaient à tout le monde. On les invita de danser, ce qu'ils firent, se donnant les mains par des trons qui étaient à leurs boîtes. Mme de Neuilly et M. d'Entremont en étaient les acteurs et sortirent enfin de leur étui. Mlle de Neuilly les avait suivis, en Espagnole, magnifiquement habillée en velours noir, avec un nombre infini de diamants. Mme de Garcelle était avec elle en habit d'amazone.

"Parut ensuite M. de Bresi, en corsaire turc, qui vint dire à Mme l'intendante qu'il avait fait une bonne prise qu'il voulait lui présenter, et il alla chercher Mme de Quineville, qu'il amena enchaînée. Elle demanda sa liberté; il lui la accorda fort généreusement.

"La partie dont j'avais l'honneur d'être va paraître. Elle représentait les quatre saisons de l'année.

"Mme de Villiers était en *Flora* et marchait la première, accompagnée de Zéphyr et de l'Amour; ils étaient vêtus de taffetas couleur de rose et de vert céladon. Suivait *Été*, qui était Mlle de Chamontel représentait sous l'habillement de Cérés. Elle était accompagnée de deux moissonneurs qui portaient des gerbes et des faucilles; c'étaient MM. Didier et le chevalier de La Bretonnière.

"Selon l'ordre ordinaire, l'Automne parut, suivi de Bacchus; Mlle de Quetteville-Saint-Laurent et M. de La Bretonnière faisaient ces rôles. Les offrandes de *Flora* et de *Été* avaient été des bouquets: celle de l'Automne fut deux grappes de raisins naturels.

"Enfin me voilà à la suite de Mlle de La Luzerne, pour faire le quatrième saison que nous représentâmes sous des habits de velours noir garnis de fourrures blanches hermétiques. Cet ajustement se trouve fort brillant sur Mlle de Luzerne; sa jupe, son corset et une espèce de manteau à l'antique sur ses épaules étaient couverts de ces fourrures, et sa coiffure était toute semée de diamants magnifiques qui jetaient un éclat surprenant. Mon habillement était dans le même goût, et je portais une corbeille pleine de confitures glacées et semées de dragées que j'envis aux pieds de Mme Guynet, en lui présentant ces vers:

Seule de toutes les saisons
Ne vous rendez point l'hommage
On fait l'usage de ces glaces,
De moi d'ordinaire on se s'armer.
Mais pourquoi tant m'en s'armer,
Si le temps n'est insupportable
Par un seul regard favorable,
Vous pouvez bien m'en consoler.

"Nos saisons méritent bien que je dise qu'elles ne furent point des moins brillantes par leur beauté naturelle.

"Vint après nous, Neptune Thétis et sa cour; c'étaient M. et Mme Clouet, Mlle Lot et ses parents. Puis, quelque temps après, une troupe dont le brillant attirait l'attention. C'étaient trois Mexicains avec trois femmes de leur pays et ayant à leur tête un interprète pour haranguer Mme l'intendante. Ce qui fut exécuté

avec esprit par M. de Saint-Clou. Les dames tenaient des javelots à leurs mains. On ne peut rien ajouter à l'exécution de cette partie, qui était composée de Mme de Cauvigny la jeune, de Mlle de Cagny et de Sarcigny et de M. de Cauvigny, de Vi- mont et de Boutonvilliers.

"Parvint ensuite deux jeunes japonaises qui étaient vêtues de longues robes de satin bleu, et encore nombre d'autres jolies mascarades qu'il n'est pas possible de détailler dans une lettre qui excède déjà de beaucoup les bornes.

"Si M. et Mme Guynet furent satisfaits du public, on le fut aussi de la magnificence de leur bal. Les oranges furent renouvelées souvent et en quantité; enfin, sur les deux heures, on ouvrit la porte de l'antichambre de M. Guynet où l'on trouva tous les rafraîchissements possibles. Il y avait trois grandes tables, un grand buffet garni de verres avec toutes les liqueurs imaginables en pareille fête, des confitures, des fruits glacés, quantité de pâtés, de daubes, de jambons, de langues, de saucissons et une hure excellente de sanglier, flanquée de rochers de glace. Vous pensez bien que tout cela ne fut pas inutile: on suivit parfaitement l'intention des fondateurs.

"L'appartement de dessus la rue était tout éclairé par plusieurs lustres. On y joua jus qu'à neuf heures du matin. M. de La Forêt gagna près de mille écus qu'il reperdit le mardi suivant chez Mme de Villiers. Il y était venu en arlequin pour beaucoup s'amuser, pour revoir Mlle de Quetteville et boire beaucoup de bourgogne; pauvre M. de La Forêt!"

LA PIEUVRE.

Si tu voulais nous rendre
Ce que l'on nous a pris,
Sans droit de nos rendre,
Sans pour nous de haut prix.

O Guillaume d'Allemagne,
Empereur bien mérité,
Que le grand Charlemagne,
Moi pourrais de haut prix.

Le roi pourrait bien entendre,
C'est un grand homme,
S'il aimait d'Allemagne,
Au moins de son amant.

Si l'Alsace-Lorraine,
Pour nous en ce moment,
Est un sujet de haine,
Est ce d'Allemagne!

Ou d'Allemagne,
Par d'Allemagne,
A l'amiable, ensemble,
Régler la question.

Puisse la Germanie
Et mer veut voyager,
C'est un grand homme,
Qui pourrait l'arranger.

Sans l'Alsace-Lorraine,
Le Français, d'Allemagne,
Réglerais sans haine,
Le Michel allemand.

Michel est un bon homme,
Qui n'est pas un grand,
Si l'empereur Guillaume
Le permet à demi.

Au fond, Michel lui-même,
Quand il n'est pas prussien,
A droit à ce qu'on l'aime,
Et ça n'est pas prussien.

Ne comparez Garibaldi
À la Bible de nos jours,
Ni à la Bible de nos jours,
Ni à la Bible de nos jours.

Alors, sans plus en dire,
Mais parlant clairement,
Comment l'on pourrait dire,
Tous deux ensemble.

Le léon militaire
Et son d'Allemagne,
Oubliez Angléterre,
Pour quatre comptoirs.

Quelle belle frotte
Rien des Océans
Et peuples effrayés,
Tu recevrais d'Allemagne!

Quarant, frotte frotte,
Ne parlez pas si haut,
Si la justice est dans,
Elle vient tard ou tôt.

Après tout, frotte frotte,
Seulement sur les ailes,
Veuillez à nos tentacles,
Oubliez nos ailes!

—Aline, disait l'ainé.—Ecou- tez-moi!... Écoutez-moi!... "Soyez raisonnable!... Nous ne vous ferons pas de mal!... Nous voulons..."

Elle rebroussa chemin et se mit à courir le long des maisons, fuyant, tournant la tête, pour s'assurer qu'ils cessaient cette fois leur poursuite.

Quand elle fut à bout d'haleine, elle ralentit sa course. Elle embrassa Colette, la cal- mant, la cajolant, avec ces mots d'une infinie tendresse, qui mon- tent toujours du cœur aux lèvres des mères.

—Ne pleure plus, chérie!... Ne pleure plus!... Maman est avec toi!... Ils sont loin!... Bien loin!..."

De ses grands yeux où se li- saient toujours une profonde tris- tesse, en même temps qu'un va- gue émoi, Colette lui dit:

—Alors, pourquoi tu pleures, toi, maman chérie!... C'est vrai!... Elle pleurait!

—Elle ne pouvait parvenir à retenir ses larmes..."

(A continuer)

Stop calman de Mme Winslow.
Ce stop a été en usage pendant plus de
CROQUANTS ANS par des MILLIERS DE
MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION
avec un SUCCÈS PARFAIT. IL
CALME LES ENFANTS EN LES EN-
SUIVANT SOUS LE SOULAGE DES DOULEURS. C'EST
LE MEILLEUR REMÈDE pour les
démarches dans le monde entier. Soyez
vigilants de demander le "stop calman" de Mme
Winslow. Les grands pa- d'Europe. Vingt
cinq sous la bouteille.

LA ROBE ET LA PLUME.

—Je suis avocat rien qu'avocat! se plaisait à dire Berryer à ceux qui le complimentaient sur ses talents divers.

Coquetterie de grand homme habitué à tous les succès. La démission sensationnelle de M. Quesnay de Beaurepaire vient de rappeler au public, qui ne l'avait pas oublié, que l'éminent magistrat n'a pas brillé seulement au barreau, mais dans les lettres, sous le pseudonyme de Jules de Glouvet. M. Quesnay de Beaurepaire a écrit une dizaine de volumes, des contes et des romans d'une conception assez ingénieuse et d'une forme assez pure pour attirer l'attention de M. Jules Lemaitre, au temps où celui-ci tenait le sceptre de la critique littéraire à la *Revue Bleue*.

M. Jules Lemaitre a dit des romans de M. Quesnay de Beaurepaire qu'ils étaient d'un magistat par l'exacte minutie des tableaux ressemblant aux inventaires lumineux d'un juge d'instruction et par l'art d'éclaircir les questions les plus embrouillées. Le célèbre critique a ajouté que ces romans, tels que le *Forêtier*, le *Marinier* et le *Berger*, étaient aussi d'un rural, d'un homme profondément attaché à la terre de France. Ce dernier éloge a dû être singulièrement apprécié par M. de Beaurepaire.

Parmi les membres du barreau contemporain nous ne voyons que l'exemple de Georges Lachand, le fils de l'illustre avocat de l'Empire, à joindre à celui de Jules de Glouvet. Les romans de Georges Lachand n'ont pas eu cependant la même notoriété que ceux de M. Quesnay de Beaurepaire. Mais si la littérature d'imagination n'a eu au Palais que de rares adeptes, il n'est pas moins constant que le barreau compte dans ses rangs nombre de lettrés.

Les articles de M. l'avocat général Cruppi ont été, à diverses reprises, fort remarqués dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Mar- nier-Jolain, avocat à la cour d'appel, a donné, il y a pas longtemps, des récits du dix-huitième siècle, où il a initié à des "Procès de femmes", extrêmement attrayants. Tout le monde sait l'écrivain charmant et plein d'humour que fait M. Léon Cléry qui donnera très certainement un livre de haute valeur le jour où il voudra écrire ses souvenirs. Enfin M. Barbois brigait naguère les suffrages de l'Académie française.

M. Barbois aurait retrouvé sous la coupole du Palais Mazarin, un confrère dans la personne de M. Edmond Rousse, seul à représenter aujourd'hui le barreau au sein de l'Académie, qui a compté dans ses rangs plus d'un avocat illustre.

La première fois que le Palais fut représenté à l'Académie, ce fut sous Louis XIV, par l'élection du comte d'Avaux qui était président au Parlement. Le magistrat, dans son discours de réception, indiqua avec modestie la raison qui, selon lui, avait guidé les immortels en le nommant. "L'amour des lettres que je tiens de mes pères, dit-il, doit seul avoir été le motif de votre choix." Mais le barreau tenait à s'affirmer par lui-même et arriva à s'affirmer de la façon la plus éclatante au siècle suivant en la personne de Target, qui avait été, comme chacun sait, le défenseur de Beaumarchais dans son procès à jamais célèbre contre le conseiller Goëtzmann.

Target disait dans son discours de réception à l'Académie:

"C'est le barreau français que vous avez voulu adopter en laissant tomber sur moi, presque au hasard, un rayon de votre gloire." Dès lors, le Palais faisait partie de l'Académie. Et les annales du palais Mazarin nous montrent le soin qu'ont eu les Immortels à s'adjointre, chaque fois que l'occasion s'en présentait, un membre du barreau.

Le plus illustre exemplaire fut celui de Berryer. Il avait longuement hésité à brigner les suffrages académiques. Cette lettre à Mme Jaubert en témoigne. Ou sait la femme d'esprit qu'était Mme Jaubert et la vive amitié qui l'unissait à Berryer. C'est elle que Musset dans ses lettres appelle sa marraine. "Enfin, j'ai pris mon parti, écrivait Berryer à Mme Jaubert; je me suis présenté à l'Académie au risque de t'agacer! Je vois déjà par les journaux qu'on dit de moi beaucoup plus de mal qu'il n'est juste et beaucoup plus de bien que je n'ai droit."

L'élection fut très mouvementée. Au nombre des concurrents de Berryer se trouvait Victor Hugo. Après sept tours de scrutin, la victoire alla à un outsider: Florens. Berryer, trois fois, resta dix ans à se présenter de nouveau. Quand il s'y décida, il était sexagénaire. Le soir de son élection, quel- qu'un l'ayant félicité par ces mots: "Enfin, vous voilà donc nommé!"

—Oui, répondit l'illustre avocat avec un sourire, mais quel dommage qu'il faille tant vieillir pour le devenir!

Ce fut M. de Salvandy qui le regut. "L'Académie honore en vous, dit M. de Salvandy à Berryer, le vétéran de la tribune et du barreau. Chez vous le jurisconsulte et le citoyen se confondent... Notre sanctuaire abrite toutes les gloires."

À la vérité, Berryer avait des clarités de tout. Une des plus étonnantes anecdotes qui aient couru sur son compte est celle qu'il raconta un jour, M. H. Molin, et qui nous le représente apprenant, à Marseille, au cours d'un procès, le début imminent de Pauline Garcia, aujourd'hui Mme Viardot, sur la scène de l'Opéra. À peine le débat terminé, Berryer sort précipitamment de l'audience, se jette, encore enveloppé de sa robe, dans une chaise de poste et n'en descend qu'à la porte des Italiens, où il arrivait pour le troisième acte d'*Orléans*, assez à temps pour applaudir la débutante et lui faire biser la romance du "Saut- le-Ciel".

D'autres avocats illustres ont pris place sous la coupole, Du- faure, Emile Olivier, Jules Fa- ure, maîtres du verbe, maîtres de cette littérature qu'un écrivain appelle naguère et de la- çon si pittoresque la littérature debout. N'est-on pas dit, en effet, qu'un procès est au fond une action dramatique avec son exposition, ses actes, ses épisodes, ses péripéties et son dénouement? On a ajouté, avec raison, qu'une grande plaidoirie est le plus vaste projet de composition qui puisse offrir à l'esprit; tous les genres peuvent y trouver place tour à tour: le récit, la description, l'épigramme et la satire, la comédie et le drame, l'étude des passions, la peinture des mœurs et des caractères. D'aucuns nous ont montré même que toutes ces ressources d'un art si étroitement lié à la littérature, ils pouvaient les utiliser dans les livres. Témoins les romans de Jules de Glouvet...

Et la meilleure preuve de cette union étroite, c'est l'influence du mouvement littéraire sur le barreau, non seulement par le livre, mais par le théâtre. Toutes les plaidoiries qui datent d'après

SUR CHAQUE POT DE LA VÉRITABLE
J. Liebig
LA SIGNATURE CI DESSUS
est d'un grand chimiste, Justus von Liebig. Elle est imprimée en bleu.
Liebig COMPANY'S
Extract of Beef.
L'Extrait de bœuf de la COMPAGNIE LIEBIG est d'une couleur brune pâle; a une faible odeur de bœuf grillé, et un délicat parfum, pas grossier. Il se dissout facilement, sans sédiment, ne renferme pas de sel ajouté et ne subit pas d'altération. Il fait le meilleur "Bœuf Teu" bouillon, donne un parfum délicieux à toutes les sauces et soupes. Il se conserve partout.
Insistez pour avoir le véritable et évitez tout dégoût.
1 lit. - 40 cent.

1830 ont subi l'influence de l'école romantique.

LE PAPE
HORS DE DANGER
Rome, Italie, 4 mars.—Le Pape a quitté le lit aujourd'hui. Il est resté dans un fauteuil de midi à trois heures.
Son état continue à s'améliorer et l'appétit est bon. Sa Sainteté est considéré hors de tout danger.

NOUVEL ENGAGEMENT
Près de Manille.
Manille, 4 mars, 11 h. 55 du matin.—Au point du jour, les avant-postes de général Wheaton ont découvert un corps nombreux de rebelles essayant de traverser la rivière, dans le but de renforcer l'ennemi à Guadalupe. Une canonnière s'est avancée au milieu d'une grêle de balles et a bombardé les rebelles, des deux côtés de la rivière, et dispersé un moment les rebelles. La perte des insurgés est lourde.
Le soldat John Ois, de la batterie C, du 3e d'artillerie, a été tué.
Sur la canonnière, les soldats Wm Wheeler, de la Cie, et Louis Barri- ment, de la compagnie G, du régiment de Californie, ont été blessés.

Dewey arbore le pavillon américain.
Manille, 4 mars.—L'amiral Dewey a arboré son pavillon d'amiral sur l'Olympia, ce matin. Le pavillon a été salué par les canons des forts et des navires étrangers, par le croiseur anglais Narcissus, le croiseur allemand Kaiserin Augusta, et par les navires américains mouillés dans le port.

Mort de J. M. Cook.
Londres, 4 mars.—J. M. Cook, le chef de la grande agence de voyages, est mort. Il ne s'était pas remis de la maladie qu'il avait contractée en conduisant la tournée de l'empereur Guillaume en Palestine.

L'influenza à Londres.
Londres, 4 mars.—L'influenza a pris les proportions d'une épidémie. Il y a eu, pendant la semaine dernière, 16 décès qui lui sont attribués, sur une mortalité générale de 113.
Il est vrai que le chiffre des décès de maladies pulmonaires a diminué, cet hiver.

Nouveaux renforts à l'armée de Manille.
Washington, 4 mars.—Le département de la guerre a reçu le câblegramme suivant annonçant l'arrivée à Manille de 6 compagnies de renfort pour l'armée des Philippines.
Manille, 4 mars 1899.—Le transport *Porter* est arrivé; troupes en bonne santé. Un décès, un noyé par accident.

Le Sénat a à son bord les compagnies A. B. C. D. du 22e d'infanterie. Il était parti de San Francisco le 1er février. Le reste du régiment arrivera à Manille sur le transport Ohio qui a suivi le *Seau- tor*.

Je ne le puis!... ça m'est impossible!... Vous allez me faire le plaisir de filer!... de partir!... de vous en aller d'ici!..."

Elle élevait la voix!... Elle hurlait!... montrant à la pauvre créature la rue, de son poing fermé.

Colette s'était mise à sangloter, enveloppant sa mère de ses petits bras, criant à son tour: —Maman!... maman!... Emmène-moi!... Partons, maman!... J'ai peur!... de la vilaine femme!..."

Tout tournait devant les yeux d'Aline, se demandant si elle n'était pas la proie d'un horrible cauchemar.

—Vous me chassiez!... madame!... Sans pitié, sans cœur, vous me chassiez!... Et pour quoi?... pourquoi?..."

—Alors ce fut une explosion formidable.

—Pourquoi je vous dis de vous en aller!... Pourquoi je veux vous voir partir!... Parce que je ne veux pas... vous entendez bien!... "Je ne veux pas que vous mettiez le feu ici... comme vous l'avez fait aux Nept-Chènes!..."

Foudroyant, l'effet de ces paroles... Aline comprit!... C'était eux!... Toujours eux!... eux encore!... qui l'avaient retrouvée, qui la poursuivaient!... Ils l'avaient rejointe!... Sévantes!... Les Sept-Chènes!..."

L'incendie!... Comment mistress Harpers aurait-elle pu connaître ces noms, ces détails!... Il fallait fuir encore!... Autrement, elle allait tomber dans leurs mains.

D'autant que la logeuse vociférait maintenant: —Et partez!... Que je ne vous voie plus!... Autrement!... je vais faire chercher la police! Vous entendez!... Sarah!

C'était tenté, devant cette fureur bestiale, perdant toute notion des choses exactes, les cris de Colette achevant de l'aveugler, et de l'assourdir... Elle prit son enfant dans ses bras et gagna la porte.

—Partez! Partez! — répétait mistress Harpers, —ou l'on va vous arrêter... comme incendiaire!..."

Par la porte maintenant ouverte, le "incendiaire", clamé par la logeuse, se répercutait dans la rue silencieuse et tranquille.

Des têtes curieuses, agitées, se montraient aux fenêtres... Aline fuyait... Mettant la main sur la bouche de Colette:

—Tais-toi!... Tais-toi, chérie!... Je t'en conjure!... Et... brusquement elle s'arrêta... laissant échapper elle-même un cri de terreur..."

Devant elle, Simon et André lui barraient la route, le passa-

Feuilleton

—DE—

L'Abécille de la N. O.

No 15. Commencé dimanche 27 novembre.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. de Treil

PREMIÈRE PARTIE.

LE CRIME DU BOULEVARD HAUSSMANN.

VI

AU NOUVEAU MONDE.

[Suite.]

Idolâtres du silence de son ma- tri, il prit sur lui d'entrer.

Snorby était étendu à terre, évanoui.

On le transporta sur son lit, un docteur fut appelé, et le soir même une méningite se déclara.

La force de la douleur avait eu raison de sa volonté, les émotions successives par lesquelles venait de passer ce malheureux l'avaient terrassé!

De longues semaines s'écou- lèrent, sans que les sommités médicales pussent répondre ni de la vie ni de la raison de Wil- liam Snorby; pourtant la nature, aidée par la science, vint à bout du mal.

Un jour enfin, les docteurs, ayant déclaré que leur malade entrerait en convalescence, lui per- mirent de recevoir les parents et les amis qui s'étaient intéressés à lui.

La souffrance endurée lui fait, hélas, des traces, et l'on constatait avec effroi que le pauvre patient avait perdu presque entièrement la mémoire; il ne reconnaissait que difficilement les personnes, et ne se souvenait que très vaguement des incidents de sa jeunesse.

Chose étrange, bizarrerie de la nature, l'image des événe- ments rapprochés était vivante en son cerveau, gravée dans son esprit, et, de lui-même, il dem- andait un matin à voir Me Speedy.

A mesure qu'il se rétablissait, son esprit devenait moins sombre, le temps ne calmait-il pas les plus grandes douleurs?

Cependant William Snorby avait eu déjà plusieurs confé- rences avec le petit solliciter, et ayant un jour reçu de lui une note confidentielle, i retomba dans une grande tristesse.

Cette note ainsi conçue était datée de Paris.

"Il a été impossible de retrou- ver les traces de Mme de Carol et de ses enfants. A l'adresse qu'elle avait laissée en quittant la rue Saint-Georges, il nous a été dit qu'elle n'était restée là que pendant quelques semaines, puis était ensuite partie pour la province."

Depuis cette époque William Snorby, occupé à liquider l'im- mense fortune de son père, ne pouvait plus se passer de J. J. Speedy qui fit pour lui plusieurs voyages en Europe.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

L'AMÉRICAIN.

I

PAUVRES GENS.

Le mois de mars 1899 avait,

été beau, le printemps cette an- née la semblait ne pas vouloir se faire trop désirer. Un gai et clair soleil illuminait Paris, dardant sur la capitale de doux rayons qui renvoyaient bien loin les sombres jours d'hiver.

"Mais, hélas! voilà que tout à coup la température avait chan- gé, une forte brise Nord-Est s'é- tait mise à souffler, et les gibou- lées qu'on croyait terminées tombaient de nouveau dru sur les Parisiens, la neige alternant, tantôt avec la grêle, tantôt avec la pluie.

Le jeudi 29 qui suivit le di- manche de Pâques, après une belle matinée ensoleillée le ciel s'était encore converti, et la so- rée menaçait d'être pluvieuse.

Aussi, dès sept heures, la foule des travailleurs de tout genre, ouvriers, ouvrières, employés des deux sexes, qui remonte chaque soir la rue de Cléry pour se répandre dans les Bat- ignolles, pressait-elle le pas, cha- cun voulant être rentré avant que la pluie ne tombât.

Parmi celles qui se hâtaient le plus ce soir-là, une jeune fille à la mise pourtant modeste attirait tous les regards.

—C'est ce son indiscutable beau- té, était-ce son air absolument effrayé qui lui valait ces œil- lades?

Non! ce n'était pas sa jolie fi- gure, ses beaux yeux bleus pro- fonds comme la mer, son front

blanc et ses cheveux d'un noir d'ébène qui la rendaient si attrayante.

—C'est son air de souffrance, c'est son air de tristesse, c'est son air de désespoir qui la rendait si intéressante.

—C'est son air de résignation, c'est son air de patience, c'est son air de douceur qui la rendait si sympathique.

—C'est son air de pureté, c'est son air de simplicité, c'est son air de modestie qui la rendait si précieuse.

—C'est son air de bonté, c'est son air de charité, c'est son air de générosité qui la rendait si précieuse.